

**Sara Linderoth Bouchet**  
**Chez moi**

Traducteur:  
Caroline Berg

Sara Linderoth Bouchet  
Hjem

© Tiderne Skifter, 2016

**INSTITUT  
FRANÇAIS**



Extrait de CHEZ MOI de Sara Linderoth Bouchet

Ma première maison était un petit appartement à Damas. Nous mangions et dormions dans la même pièce, nous y faisons le thé à la menthe et nos devoirs, nous nous disputons et nous réconciliions entre ces mêmes murs. C'est là que les voisines venaient en visite, là que nous prenions les repas que préparait notre mère, et là qu'elle et mon père faisaient parfois l'amour dans le noir, quand ils nous croyaient endormis, alors que mon père avait sa propre chambre à côté. Leurs corps se rejoignaient tout près de nous, et pour moi, le bruit de leurs étreintes était synonyme de sécurité. Les bruits de nos parents appartenaient à nos nuits d'enfants, et, quand ils dormaient, le calme de leur respiration nous emmenait, paisibles, au bout de la nuit.

Cet endroit me manque avec ses murs trop minces à l'intérieur desquels on n'était ni tout à fait dedans, ni tout à fait dehors. Mes premiers et meilleurs souvenirs sont prisonniers de cette pièce, de l'odeur du tapis sur le sol, de la sensation de l'air matinal quand notre mère ouvrait la fenêtre sur la rue et que déjà nous entendions le bourdonnement de la foule au travail.

L'appartement avait un petit balcon. Quand on n'arrivait pas à dormir, on pouvait s'y glisser sur la pointe des pieds et aller regarder dans la rue déserte. On

pouvait voir lentement passer un balayeur avec sa petite charrette et son balai, ou quelque marchand de cigarettes défiant le sommeil, et on pouvait apercevoir la lune, accrochée sur le ciel et se demander si elle brillait de la même façon sur la Place des Martyrs.

Cela demande du courage de fuir, mais ceux qui s'enfuient sont rarement perçus comme des héros. Il m'arrive souvent de penser que les choses auraient pu être différentes. Si nous n'étions pas partis, nous aurions eu une autre vie, ou pas de vie du tout.

Nous qui avons fui, qui fuyons encore, avons tous en partage ce sentiment de doute. Nous sommes torturés par d'éternelles questions sur ce que notre vie aurait été s'il n'y avait pas eu la guerre, et si nous n'avions pas été contraints de tout laisser derrière nous. Que serait-il arrivé si nous étions restés là-bas pour nous battre, ou si nous avions migré ailleurs, si nous avions été enregistrés et avons obtenu un permis de séjour dans un autre pays que le Danemark ?

Quel aurait été notre destin, alors ? Qui serais-je devenu ?

Une chose est sûre, nous n'aurions pas habité aux Jardins de Soleil, maman ne se serait jamais accusée d'infanticide et moi, je n'aurais pas connu Bea, cette fille qui, tel un oiseau de proie, plongeait à pic vers son

destin.

Peut-on parler de destin ?

Ne serait-ce pas plutôt une combinaison de choix, de coups de chance et de hasards qui nous a conduits jusqu'ici ? Mais peut-être l'idée d'un destin nous aiderait-il à mieux accepter les choses telles qu'elles sont ? Peut-être cesserions-nous de nous poser tant de questions ? Après tout, ce qui nous est arrivé était peut-être simplement le prix à payer pour la liberté que nous avons gagnée en nous réfugiant ici.

Tous les réfugiés ont une histoire. Et au sein de familles comme les nôtres, chacun à sa propre version de la même histoire, l'histoire de ceux qui sont partis. Celle de ma sœur Selda est différente de la mienne et celle de ma mère n'est pas celle que raconterait mon père. Et mon petit frère Eli ? Le sentiment d'exil sera-t-il ancré en lui de la même manière et aura-t-il le même effet sur lui qu'il en a eu sur nous bien qu'il n'ait été qu'un petit garçon quand nous sommes partis ?

Je le crois. On peut avoir le regret d'un lieu dans lequel on n'a jamais vécu.

La perte et la nostalgie de ce que nous étions et de ce que nous espérons devenir un jour nous ont marqués durant notre enfance et toutes les années qui ont suivi.

Nous avons vécu quelques temps en Jordanie. Puis nous

sommes allés en Egypte et en Libye. Mon père disait qu'il fallait traverser la Méditerranée, mais le projet était sans cesse repoussé. Nous avons vu sur Internet ce qui nous attendait peut-être. Nous sommes partis pour Tripoli où nous avons vécu dans un petit hôtel. Mes parents avaient acheté cinq gilets de sauvetage qu'ils avaient entreposés sur le balcon de notre chambre dans un sac en plastique noir.

Nous avons organisé notre voyage et nous sommes préparés au pire. S'il arrivait quelque chose, maman devait sauver Eli, papa devait sauver Selda. Moi je ne devais sauver que moi, parce que j'étais l'aîné. Les jours qui ont précédé le départ, nous nous sommes entraînés à flotter avec nos gilets dans la piscine de l'hôtel. Nous essayions d'en rire, couchés sur le dos dans l'eau qui sentait le chlore.

\*

Eli venait d'enfoncer ses deux mains dans le sable quand la fille est arrivée. Elle portait des lunettes de soleil affreuses, beaucoup trop grandes pour elle, qui auraient pu appartenir à sa mère ou à sa grand-mère. Elle est venue s'asseoir à côté de moi, si près que son genou touchait le mien.

« Devine de quelle couleur sont mes yeux ? » dit-elle,

le visage tourné vers moi. Je ne voyais rien à travers les énormes lunettes et je ne l'avais jamais vue auparavant.

« Allez, insista-t-elle, devine ! »

Avant que j'aie eu le temps d'ouvrir la bouche, elle revint à la charge. « Tu ne devineras jamais ! »

Je regardai ses cheveux.

« Marron ? »

Elle secoua la tête, maintenant les lunettes en place avec sa main.

Je regardai ses bras nus. Sa peau d'un blanc nacré était couverte d'un léger duvet brun.

« Verts ? »

J'avais envie de caresser ses bras. Elle secoua la tête à nouveau. Et sourit. Son sourire était comme une lumière aveuglante et sa bouche si large qu'elle fendait pratiquement son visage en deux.

« Tu vois, je te l'avais dit. » Elle se pencha vers moi. Ses yeux n'étaient qu'à quelques centimètres des miens quand elle releva les lunettes pour me les montrer.

« Tu peux être sûr que personne, sur toute la terre, n'a des yeux comme les miens. Tu es d'accord ? Tout le monde croit que ce sont des faux. Quand ils les voient, ils disent : Eh ben merde, alors ! Il y a un homme qui a voulu mettre les doigts dedans pour prouver que c'était des lentilles de contact. Mais ils sont comme ça en vrai », dit-elle.

« Tu les as vus ? » Elle attendit environ une seconde avant de continuer. « Je parie que tu donnerais n'importe quoi pour avoir des yeux comme ça ! Pour avoir le droit de regarder dans ces yeux-là chaque fois que tu en as envie ? Des yeux comme les miens, ça peut rendre fou. Les gens perdent la raison quand ils les voient. Ils n'arrivent plus à penser à autre chose qu'à ces yeux, qu'à cette couleur et ils sont si bouleversés qu'ils deviennent fous. »

Elle se pencha tellement que nos nez se touchèrent, mais elle ne dit rien, ni oups, ni pardon, elle se contenta d'attendre. D'attendre que je me lasse de plonger mes yeux dans les siens qui avaient la couleur de deux petites piscines.

Je ne savais pas au juste comment s'appelait cette couleur. Azur, peut-être.

« Alors, qu'est-ce que tu en penses ? » Elle avait l'air parfaitement enchantée, à présent. « Mon grand-père dit qu'ils ont la même couleur que du liquide lave-glace, ma grand-mère dit qu'ils sont turquoise. Elle dit qu'ils sont bleus comme le ciel et que si on regarde bien, on voit des hirondelles voler dedans. Mon grand-père dit que ça doit plutôt être des perroquets parce que c'est un ciel tropical qu'il y a dans mes yeux. Ils n'arrivent jamais à se mettre d'accord sur rien, ces deux-là. Dommage que je ne puisse pas les vendre. Ma grand-mère dit que je

serais très riche quand je serai grande, parce que les hommes donnent tout ce qu'ils ont à une femme qui a de beaux yeux. »

Elle continua à broder sur le sujet de ses yeux, racontant qu'ils avaient la couleur des forget me not, m'expliquant que c'était le nom qu'on donnait à une fleur chinoise qui s'appelle en réalité le myosotis, et que cela voulait dire : ne m'oublie pas. Elle m'expliqua qu'ils brillaient tellement dans le noir qu'en pleine nuit, elle pourrait éclairer une grotte, une cave, une autoroute à trois voies. Ils étaient pratiquement phosphorescents, prétendit-elle, et on les voyait de très loin.

« Je te jure que ce sont des vrais ! » déclara-t-elle soudain comme si elle craignait que je la taxe de mensonge. « Et c'est ma vraie couleur de cheveux, aussi. Le prophète dit qu'on n'a pas le droit de teindre ses cheveux en noir », dit-elle encore, chuchotant à présent. « De toutes façon, cela ne me viendrait jamais à l'idée de faire ça. »

Elle se tut aussi brusquement que si on lui avait mis une main sur la bouche. Elle avait des poignets très fins, qu'on aurait pu casser d'un seul geste. On aurait dit de frêles branches de bouleau. Son avant-bras était appuyé sur un genou tout rond tandis qu'avec l'autre main, elle jouait avec des gravillons trouvés dans le sable. Le tissu fluide de sa robe dévoilait ses épaules maigres et les

petits os saillants de sa nuque lorsqu'elle penchait la tête.

Nous sommes restés longtemps tous les deux à fixer le sable dans le bac à sable, et les balançoires qui pendaient avec un air triste et découragé. Le soleil se couchait, le ciel était bleu marine, bien trop sombre pour rivaliser avec la couleur de ses yeux. On commençait à voir le reflet des postes de télévision sur les plafonds des appartements tout autour, et puis cette lueur bleue sur les voilages. Elle buvait un soda en faisant de grands bruits d'aspiration.

La plupart des enfants étaient déjà rentrés chez eux. Pas parce que leurs parents le leur avaient ordonné, mais parce qu'ils avaient faim et qu'ils étaient fatigués, ou parce qu'ils avaient compris il y a belle lurette qu'il ne faisait pas bon traîner dehors à cette heure-là. Qu'ils risquaient de se faire taper dessus par quelqu'un entre les barres d'immeuble, ou par leurs parents en arrivant chez eux.

Tout à coup, elle se leva, brossa un grain de sable imaginaire sur sa robe.

« Je crois qu'il vaut mieux que je rentre », dit-elle en levant la main. « A plus. »

Je la regardai s'éloigner dans l'allée. Je n'avais jamais vu personne marcher comme elle, à la fois timide et sûre d'elle. Elle me fit penser à une adulte trop petite, ou à une enfant grandie trop vite.

J'appris plus tard qu'elle s'appelait Bea.

Beatrice.

Je ne savais pas si elle aussi habitait la cité, ou si c'était par hasard que je l'avais rencontrée là. En tous cas, elle n'habitait pas le même bâtiment que nous. On ne mettait pas longtemps à savoir qui étaient ses voisins. On savait ce qu'ils mangeaient pour dîner, à quelle fréquence il riaient, pleuraient et regardaient la télévision la nuit. On savait le peu qu'il fallait pour qu'ils se mettent à claquer les portes ou pour qu'ils laissent leur enfant en pleurs se calmer tout seul sur le palier. On connaissait la quantité de déchets ménagers qu'ils produisaient, on les entendait faire couler l'eau de la douche trop longtemps le soir, et parler tous seuls avant d'insérer la clé dans la serrure au moment de rentrer chez eux.

J'étais encore un enfant quand nous nous sommes installés ici. Nous allions souvent sur la plage avec ma mère pour regarder l'horizon. Lorsqu'elle me prenait la main et qu'elle la serrait à me faire mal, j'avais l'impression qu'elle cherchait à me garder près d'elle à tous prix, à me forcer à prendre racine dans le sable aride et à ne jamais repartir sur la mer. En même temps, c'était comme si nous brûlions d'y retourner.

Je n'ai jamais lâché sa main dans ces moments-là. Je crois que j'essayais de prendre sa douleur, de la faire passer par mon corps et de l'éloigner de nous afin qu'un jour, nous puissions quitter cette plage, et la laisser derrière nous.

Mais elle n'a jamais pu s'arrêter de regarder au loin sur l'eau, et moi je cherchais à voir ce qu'elle voyait. Nous suivions des yeux l'écume au sommet des vagues, fermions les yeux en pensant à d'autres côtes, d'autres plages, fines cicatrices lumineuses au milieu de la mer. Mais penser à tout cela ne nous ramenait pas à la maison.

Nous finissions toujours par faire demi-tour, marchant dans les rues de cette ville étrangère vers cet endroit où nous n'étions que de passage.

Dans mes rêves parfois, nous étions sur la grève, avec elle, et soudain nous le voyions apparaître, le pays. Son dos massif et plein de cicatrices était là, au milieu de l'eau et il attendait tranquillement notre retour.

A notre arrivée aux Jardins de Soleil, j'avais tout le temps l'impression d'entendre quelqu'un pleurer. Les pleurs résonnaient entre les murs, passaient au travers de leur matériau si mince et si poreux qu'on les aurait dits creux. Je les entendais dans les placards en aggloméré de la cuisine. Ils étaient portés par l'eau dans

les canalisations. Je les entendais chaque fois que j'ouvrais le vide ordure. Ils se glissaient par la fente de la boîte aux lettres, las d'avoir couru partout. Je les entendais dans les escaliers et la nuit, tapis dans les recoins sombres de celui qui conduisait à la cave.

Je n'aurais pas su dire s'ils appartenaient à un bébé ou à un petit garçon abandonné quelque part, parce que ces pleurs n'étaient pas toujours les mêmes. Parfois, ils avaient un caractère primal, comme les hurlement de quelqu'un qui a mal, d'autres fois ils exprimaient la peine ou le désespoir.

J'ai demandé à ma mère si elle les entendait aussi.

« Peut-être », m'a-t-elle répondu sans rien ajouter, pendant un long moment.

« Ce qui veut dire que tu ne les entends pas ? »

– J'entends l'absence de silence, dit-elle. Mais je n'entends pas de pleurs. Je crois que l'oreille entend ce que les yeux s'obstinent à voir. »

Elle ne m'a jamais dit que ces pleurs n'existaient que dans mon imagination, mais je compris à sa réponse que pour elle, les pleurs que j'entendais venaient de l'intérieur.

Quand je suis rentré à la maison le lendemain, j'ai trouvé ma mère en train de dessiner dans la cuisine.

« Qu'est que cela représente ? » lui ai-je demandé.

Elle a levé vers moi un regard étonné.

« Le paradis, m'a-t-elle répondu.

– Qui sont ces enfants ?

– Adam et Eve. »

J'ai regardé son dessin de plus près. Il y avait des roses bouffies faisant penser aux morceaux d'un corps charnu. Des insectes se vautraient, ivres, dans leurs corolles rouge sang. Un nuage de mouches obscurcissait le ciel, les pétales des fleurs tombaient vers le sol, où rampaient et couraient des insectes et des larves. Tout était en décomposition. Y compris les deux enfants, quand on y regardait de plus près. Son dessin représentait de la matière organique prise d'assaut par des bactéries et des champignons, détruite par des microorganismes.

« Qu'est qui leur est arrivé ? demandai-je.

– Rien du tout, répondit ma mère. C'est simplement la fin de l'été. Ou l'automne, peut-être.

– Ils ont l'air un peu morts, quand même.

– Oui », rétorqua-t-elle, comme une évidence.

\*

L'humanité a toujours été nomade, c'est dans son ADN. Elle s'est toujours déplacée vers les endroits où elle avait le plus de chances de survivre et de se construire une

existence supportable. Nous avons traversé la Méditerranée par milliers, marché en troupeau à travers toute l'Europe. Nous étions obligés de partir mais notre pays nous manque. Je crois que les sonorités de là-bas nous manqueront toujours, l'odeur de la terre, les rires de Javad et de Nizar quand je réussissais à les dénicher lors nos parties de cache-cache à travers la ville, le bruit de mon ballon de foot quand il frappait le mur. La poussière, la chaleur sèche, les soirées tièdes que nous passions dans la cour à la lumière de la lune me manquent. Être de quelque part me manque. Et le pire, c'est de ne pouvoir parler de cette nostalgie avec personne. Dans ma famille, nous ne sommes pas très doués pour partager nos sentiments ni pour mettre des mots sur la douleur. Le silence est notre langage.

Dans mon sommeil, il m'arrive encore parfois d'entendre ma mère nous appeler pour dîner. La nuit tombe sur Les Jardins de Soleil, on entend le marmonnement distant de plusieurs programmes de télé différents par les fenêtres ouvertes de la cité. Sous la lune, lourde et brillante, nous quittons le terrain de jeux pour aller nous asseoir à une table bien éclairée où nous attendent haricots blancs fumants, agneau et riz au safran. Dans mes rêves j'entends clairement la voix de ma mère qui m'appelle et sa voix me porte à travers la

nuit.

Et la fille Bea se déplace quelque part dans cet été puissant et éternel qui me hante à jamais. Elle plane au-dessus des pelouses, apparaît dans un rayon de soleil, dans le silence inquiétant. Il n'y a pas un souffle de vent et les oiseaux ont disparus. Au bout d'un moment, le silence de mauvais augure est rompu par sa voix qui fredonne une mélodie.

Lorsque je l'entends, je sais que je suis en train de dormir.

Pourtant ce soir, je veille encore et je me sens pris d'une étrange fièvre, l'air est chargé d'une tension électrique. Je contemple les ruines des Jardins de Soleil, le port et la ville. Le soleil n'est plus qu'une goutte de sang dans l'horizon, et mon haleine s'élève en petits nuages de vapeur.

L'automne est une fin, je m'apaise quand je vois les feuilles qui changent de couleur et s'habillent des dernières teintes de la vie, quand les vols d'oiseaux migrants traversent le ciel, quand les jours raccourcissent et laissent de la place à l'obscurité. La froidure de l'air, l'odeur de l'humus, le vent qui déshabille les arbres et l'impression qu'il va bientôt pleuvoir.

Je me retourne et c'est comme si mes pas emportaient les derniers sons avec eux quand je marche. Je rentre

chez moi.